

---

---

## DISCOURS VIII.

~~~~~

### LE CONSOLATEUR FACHEUX.

---

Nous vous prions de consoler ceux qui ont le cœur abattu. (1 Thess. v, 14.)

Dans un premier discours sur ces paroles, nous avons cherché à vous donner une juste idée du devoir que nous prescrit l'Apôtre, et de la manière dont il faut s'en acquitter. Nous vous disions que pour réussir à consoler les cœurs abattus, il faut 1° entrer dans leurs peines en leur montrant une sensibilité véritable, en pleurant avec eux; 2° leur épargner toute réflexion inutile qui ne ferait qu'aigrir leur plaie au lieu de la fermer ou

de l'adoucir, leur témoigner ces égards, ces attentions délicates, qu'on doit au malheureux, et sans lesquelles on ne lui parleroit point selon son cœur, on n'en trouveroit point le chemin; 3° leur présenter enfin le remède le plus convenable à leurs maux. Et quoique ce remède varie suivant le genre du malheur, le caractère et la position de celui qui souffre, il est impossible, disions-nous, qu'il soit pleinement efficace, qu'il donne une consolation solide et durable, si l'on ne le cherche principalement en Dieu, dans les secours de son Esprit et dans les leçons de sa parole. C'est alors, mais seulement alors, qu'on peut dire avec saint Paul : *Qu'à mesure que les souffrances abondent, la consolation abonde aussi en Jésus-Christ.*<sup>1</sup>

Telle est l'étendue qu'il faut donner à l'exhortation de l'Apôtre; tels sont les moyens de consoler les cœurs abattus.

Il ne sera pas inutile, mes Frères, d'examiner à présent comment dans le monde on

<sup>1</sup> 2 Cor. 1, 5.

remplit ce devoir. Tel est le but de ce discours. Peut-être reviendrons-nous sur quelques-unes des idées qui nous ont occupés, mais ce sera sous un autre point de vue, et d'une manière plus propre encore à nous en faciliter l'application et à réveiller la conscience. Dieu veuille bénir notre dessein ! Dieu veuille faire servir nos réflexions à sa gloire et à notre salut ! Amen.

A Dieu ne plaise, mes chers Frères, que ce sujet ne nous offre qu'une occasion de faire la satire de la nature humaine ! Il est sans doute des cœurs durs, égoïstes, fermés à tout ce qui ne les concerne pas directement, ou qui craindroient de recevoir des impressions pénibles en s'occupant des malheurs d'autrui. Il est des hommes semblables au farouche Nabal,<sup>1</sup> toujours prompts à supposer des torts à celui qui souffre, pour se dispenser de le secourir. Mais à parler en général, ce n'est point parmi nous que l'affligé peut dire : *J'ai attendu quelque compassion et*

<sup>1</sup> 1 Sam. xxv.

*il n'y en a point eu ; des consolateurs, et je n'en ai point trouvé.*<sup>1</sup> Nous nous montrons rarement insensibles aux malheurs dont nous sommes témoins, et lorsqu'un de nos frères est frappé de quelque coup, il semble qu'autour de lui tout s'émeuve, tout s'empresse pour partager ses peines et les soulager. Je me plais à le reconnoître : la compassion pour ceux qui souffrent est un des traits qui nous distinguent, une de ces vertus naturelles dont on retrouve des traces dans l'homme même le plus dégradé, et qui attestent qu'il avoit été fait à l'image de Dieu. Mais il faut l'avouer, notre compassion n'est pas toujours ce qu'elle devrait être ; elle ne nous rend pas toujours propres à relever, à consoler les cœurs abattus.

Voyons donc quels défauts peuvent la souiller, la rendre désagréable au Seigneur et inutile aux hommes. Voyons si nous ne sommes point du nombre de ceux auxquels Job faisoit ce reproche : *Vous êtes des conso-*

<sup>1</sup> Ps. LXIX, 21.

*lateurs fâcheux.*<sup>1</sup> Or, mes Frères, on peut l'être si l'on manque ou de prudence, ou de charité, ou de piété.

## I.

Je dis d'abord de *prudence*. Ici je n'ai point en vue ces hommes qui, visitant les malades, les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, avec le désir de les soulager, je veux le croire, ne savent cependant ni parler ni agir, et pour consolation n'apportent que leur présence, une présence qui ne dit rien au cœur. Ils ne voient pas qu'ils fatiguent souvent plus qu'ils ne soulagent, et que l'obligation de les recevoir, de leur faire accueil, n'est dans ce séjour de la douleur qu'un surcroît de peine et d'embarras. De tels êtres sont plutôt nuls qu'imprudens; ils n'essaient pas même de remplir l'office de *Consolateur*. Ne parlons que de ceux qui le remplissent mal.

<sup>1</sup> Job xvi, 2.

Tels sont au premier rang sans doute, ces hommes indiscrets qui, en s'approchant du malheureux, semblent avoir pour but moins de le consoler que d'entrer dans ses secrets, de pénétrer malgré lui dans le détail de ses peines, et de lui arracher plus qu'il n'en veut dire, plus qu'il n'est nécessaire d'en savoir pour lui porter des paroles de paix, et pour agir en sa faveur.

Tels sont aussi ceux qui prétendent diriger absolument l'affligé, et lui demandent en quelque sorte une soumission aveugle. Au lieu de s'excuser auprès de lui des instances que leur dicte son intérêt, au lieu de craindre qu'elles ne soient importunes, au lieu de ménager et d'attendre avec patience une âme qui n'est pas à elle-même, ils s'offensent, ils sont blessés si elle leur oppose quelque résistance, si elle ne se calme pas, si elle ne se soumet pas à leur voix.

Il n'y auroit pas moins d'imprudence, et c'est un tort encore plus commun, il n'y auroit pas moins d'imprudence à ne pas jeter

un voile sur ce qu'on peut laisser ignorer à l'affligé ; à ne pas lui découvrir par degrés , avec ménagement , ce qu'on ne peut taire ; à ne pas lui montrer aussi le côté favorable de sa situation et ce qui peut adoucir tout ce qu'elle a d'amer. Combien d'hommes cependant qui semblent incapables de distinguer ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire ! c'est de leur bouche que le malheureux apprend les circonstances qui aggravent ses peines. Un détail fâcheux est un fardeau qui leur pèse jusqu'à ce qu'ils s'en soient déchargés , en le communiquant à celui qu'il intéresse et qui seroit heureux de l'ignorer. Emportés par le besoin de tout dire , d'exciter des émotions vives et de les partager , ils ne savent pas mettre sur leurs lèvres une garde de retenue et de circonspection.

Mais , sans porter l'imprudence jusqu'à ce point , on peut s'en rendre coupable si l'on n'a pas égard à l'âge , à la position , au caractère de celui qu'on voudroit consoler ; si l'on ne cherche pas ce qui peut faire im-

pression sur son cœur, ce qui lui convient particulièrement; si l'on se borne à lui adresser quelques discours vagues, et, si je puis ainsi parler, quelques réflexions banales qui seront pour lui sans efficace, parce qu'elles sont sans intérêt. Saint Paul recommandoit à son disciple Timothée de ne pas reprendre de la même manière les jeunes gens et les hommes âgés, les supérieurs et les inférieurs; <sup>1</sup> ne doit-il pas s'appliquer cette exhortation celui qui veut remplir le beau rôle de consolateur? Quel bien pourroit-il faire à l'affligé, s'il ne lui dit rien qui soit approprié à ses besoins, à sa manière de penser et de sentir? Ah! qu'il est nécessaire que *ses discours soient accompagnés de grâce et assaisonnés du sel de la prudence, pour dire à chacun ce qu'il faut!* <sup>2</sup>

On peut enfin manquer de prudence par un excès de sensibilité. C'est ce que font ces hommes foibles qui ne savent que s'affliger avec le malheureux; qui, au lieu de le sou-

<sup>1</sup> 1 Tim. v, 1, 2.

<sup>2</sup> Coloss. iv, 5.



tenir, de l'encourager, le jettent dans un plus grand abattement encore, en se livrant eux-mêmes tout entiers à la douleur; ces hommes à qui l'affligé pourroit dire, comme saint Paul à des amis qui n'entroient pas assez promptement dans les vues du Seigneur : *Que faites-vous en pleurant ainsi et en m'attendrissant le cœur ?*<sup>1</sup>

## II.

Mais s'il est des hommes qui manquent de prudence pour consoler, il en est plus encore qui manquent de *charité*, ou, pour mieux dire, on ne manque le plus souvent de prudence que quand le cœur n'est pas animé, éclairé, dirigé par une charité sincère. Et combien d'hommes à qui l'on peut faire ce reproche !

Ne mettrons-nous pas dans ce rang ceux qui jugent sévèrement l'affligé, lorsqu'il ne faudroit penser qu'à verser du baume sur ses

<sup>1</sup> Act. XXI, 13.

plaies? Ils l'accusent d'être la première cause de ses malheurs : ils mêlent sans nécessité à leurs consolations des réflexions mortifiantes, des retours pénibles sur le passé. *Leurs compassions sont cruelles*, dit l'Écriture.<sup>1</sup> Ils ne veulent pas voir que parler avec dureté à un cœur abattu, à un homme qui s'humilie et qui est pénétré du sentiment de ses imprudences ou de ses torts, c'est *ajouter tristesse sur tristesse*;<sup>2</sup> c'est aggraver le poids qui l'accable; c'est envenimer une plaie qu'il falloit fermer, et peut-être la rendre incurable; c'est risquer de jeter dans le désespoir une âme foible et timorée qu'il falloit soutenir ou relever. Voilà ce que saint Paul vouloit faire comprendre aux Corinthiens, lorsque même au sujet d'un pécheur scandaleux, il leur disoit : *C'est assez pour cet homme-là d'avoir subi la censure qui lui a été faite. Vous devez lui pardonner et le consoler, de peur qu'il ne soit accablé par une tristesse excessive.*<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Prov. XII, 10.

<sup>2</sup> Philip. II, 27.

<sup>3</sup> 2 Cor. II, 6, 7.

Ces censeurs impitoyables vont même quelquefois plus loin , et l'amour-propre qui trouve encore sa place dans ces momens où l'on ne devoit songer qu'aux besoins du malheureux , les engage à saisir cette occasion de se louer eux-mêmes. Ils s'applaudissent de la prudence , de la pénétration qu'ils ont montrée dans une occasion semblable ; ils se félicitent d'avoir évité le piège où leur frère est tombé ; ils étalent sans ménagement à ses yeux les avantages dont il s'est privé.

Sans aller jusque-là on manqueroit encore de charité si l'on n'avoit qu'une compassion *partiale* , c'est-à-dire inégalement partagée entre des objets qui y ont des droits égaux ; et c'est ce qui n'arrive que trop souvent. On voit bien des hommes chez qui la compassion est plus vivement excitée par certains malheurs , par certaines personnes. Ils s'émeuvent à l'occasion d'un coup qui a quelque chose de frappant , d'un accident imprévu ; et ils plaignent moins un malheur

qui a toujours existé, un malheur de tous les jours, bien plus difficile à supporter. Celui-ci plaint exclusivement les douleurs du corps, parce qu'il les redoute davantage. Cet autre, les privations ou les angoisses du cœur, parce qu'il y est lui-même plus sensible. En un mot, ils règlent leur pitié sur ce que les peines seroient pour eux plus que sur ce qu'elles sont pour ceux qui les endurent; sur la nature du mal plus que sur la sensibilité du malade, c'est-à-dire qu'ils se cherchent et se retrouvent eux-mêmes là où il ne faudroit voir que leur frère malheureux, et que l'amour-propre ou la froide raison a plus de pouvoir sur eux que la compassion et la charité. — Vous, mon cher Frère, vous vous attendrissez sur le sort des personnes distinguées par leur réputation, par le rôle qu'elles jouent dans la société, par leurs qualités extérieures ou brillantes, et vous semblez oublier un homme obscur, isolé, d'autant plus malheureux qu'il est inconnu, étranger; un homme qui auroit d'autant plus besoin qu'on

s'occupât de lui que personne ne s'en occupe. A l'égard de ceux contre qui vous avez quelque prévention défavorable, ou de ces hommes coupables que flétrit l'opinion publique, votre pitié est bien foible, si même elle n'est pas absolument nulle. C'est beaucoup si, après avoir écouté d'un air contraint le récit de leurs malheurs, et dit peut-être : Cela est fâcheux, quelque mot échappé, votre air, votre accent, ne vous trahissent pas, ne montrent pas que la compassion naturelle est balancée en vous par le plaisir secret de les voir humiliés, ou même éteinte, par cela seul qu'ils semblent avoir mérité ce qu'ils souffrent; oubliant, hélas! qu'ils n'en sont que plus à plaindre; que *la charité ne se réjouit point de l'injustice*;<sup>1</sup> que le Seigneur *veut la miséricorde et non le sacrifice*;<sup>2</sup> et que les chutes de nos frères nous rendent nous-mêmes coupables devant Dieu, si elles ne servent pas à nous remplir de compassion et de charité, aussi bien qu'à nous humilier et

<sup>1</sup> 1 Cor. XIII, 6.

<sup>2</sup> Matt. IX, 13.

à nous faire sentir notre propre fragilité.

Et que dirons-nous de ceux dont la pitié est *tardive*, *froide*, *superficielle* et *passagère*? Lorsqu'une catastrophe effrayante vient exciter l'attention publique et produire un intérêt général, ils accourent peut-être au secours du malheureux; mais une longue souffrance avoit précédé ce dernier terme de la douleur, et ils ne s'en étoient point aperçus, et ils ne se sont réveillés qu'au bruit éclatant des plaintes, aux cris du désespoir. D'autres sont émus au récit des peines d'un affligé: ils vont répéter dans une autre compagnie un détail propre à intéresser, à fixer l'attention: peut-être si l'occasion s'en présente, donnent-ils quelque témoignage de sensibilité à celui dont il est question; mais le plus souvent tout se borne là. S'agit-il d'intéresser en sa faveur, de faire quelque démarche, quelque sacrifice pour améliorer sa situation; une prudence égoïste qui craint de se compromettre, l'indolence, l'esprit d'intérêt, voilà ce qui l'emporte sur cette

compassion qui paroïssoit si vive. Le temps seul suffit quelquefois pour la faire évanouir : elle se lasse de s'occuper de la même infortune : elle se porte sur d'autres objets, et la durée du malheur, qui devoit la rendre plus vive, suffit presque toujours pour l'épuiser. Elle ressemble, dit Job, à *ces torrens qui roulent des eaux abondantes, mais qui disparoissent sous la glace dont ils sont couverts, ou qui tarissent en été, desséchés par la chaleur. Les voyageurs altérés comptoient sur ces ruisseaux; ils y sont venus, et toutes leurs espérances ont été confondues.*<sup>1</sup>

### III.

Voilà, mes Frères, quelques-uns des défauts que peut avoir la compassion chez ceux-là même qu'on croiroit bons et sensibles, et qui le sont à quelques égards. Voilà ce qui suffiroit déjà pour ôter toute efficacité à leurs consolations; mais que sera-ce s'ils manquent de *piété*, s'ils ne savent parler que le langage

<sup>1</sup> Job vi, 15-20.

du monde, s'ils ne sont point animés par l'Esprit du Seigneur !

C'est là un défaut plus grand encore , plus funeste, et non moins commun. On console ; mais c'est le plus souvent par des considérations tirées d'une sagesse tout humaine, toute terrestre. On console ; mais c'est uniquement en cherchant à distraire ; en étalant , en exagérant même les ressources qui restent à l'affligé ; en lui faisant espérer , en lui promettant en quelque sorte un meilleur avenir.

Or qu'attendre de pareilles consolations , de consolations où le Seigneur n'est pour rien ? Hélas ! elles ne font que rattacher au monde et à ses vanités celui qu'il falloit en désabuser , en dép rendre. Au lieu de le conduire à la source des eaux vives ; au lieu de lui offrir cette eau qui désaltère et qui fait *qu'on n'a plus soif*,<sup>1</sup> on essaie encore de l'abreuver à *des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau*.<sup>2</sup> On veut qu'il cherche dans les créatures un adoucissement à des

<sup>1</sup> Jean IV, 14.

<sup>2</sup> Jérém. II, 13.



maux qui ne viennent que de son attachement excessif à ces mêmes créatures. En lui faisant éprouver son inconstance et sa vanité, le monde sembloit lui offrir un remède propre à le guérir ; et vous , en cherchant à lui persuader qu'il ne sera plus exposé aux mêmes vicissitudes, aux mêmes orages, vous remettez le bandeau sur ses yeux ; vous lui préparez de nouveaux mécomptes et des douleurs plus amères. *O Dieu*, disoit David, qui en avoit fait l'expérience ; *o Dieu*, donne-moi du secours, car la délivrance qu'on attend de l'homme n'est que vanité.<sup>1</sup>

Mais ce n'est pas seulement en se bornant à des consolations tout humaines qu'on peut manquer de piété ; c'est même en y faisant entrer la religion, mais d'une manière indigne d'elle. Et n'est-ce pas ce que vous faites, vous qui n'adressez au Seigneur votre frère affligé qu'après avoir cherché vainement du secours dans les hommes, dans la nature, partout ailleurs, et quand vous ne

<sup>1</sup> Ps. LX, 13.

voyez personne sur la terre qui puisse venir à son aide? Vous qui ne lui parlez des dispensations de la Providence, de ses décrets éternels, que comme d'une aveugle, d'une inflexible fatalité, à laquelle il faut se soumettre parce qu'on ne peut lui résister; qui du moins ne savez lui montrer dans l'Arbitre des événemens, ni le Dieu de l'Évangile, le Père des miséricordes qui, nous ayant donné son Fils, *nous donnera certainement toutes choses avec lui;*<sup>1</sup> ni l'Être tout sage, tout puissant et tout bon, qui sait mieux que nous ce qui nous convient, qui nous aime mieux que nous ne pouvons nous aimer nous-mêmes, et à qui nous ne pouvons faire une demande plus juste, plus raisonnable et plus utile qu'en disant avec le Sauveur : *Mon Père, que ta volonté soit faite et non pas la mienne!*<sup>2</sup> Vous encore qui même en avouant que le secours vient d'en haut, que toutes nos exhortations, tous nos bons offices seroient inutiles, si le Seigneur n'y joignoit sa bénédiction, né-

<sup>1</sup> Rom. viii, 32.

<sup>2</sup> Matt. xxvi, 42.

gligez cependant de recourir ardemment au Seigneur, d'implorer ses miséricordes sur celui que vous voudriez consoler, et dont vous voyez la répugnance à souffrir ! Vous qui ne l'accoutumez pas à prier et à regarder la prière comme l'unique source des consolations véritables, ou qui ne lui apprenez pas à prier comme il faut, avec une entière soumission à la volonté de Dieu, *avec confiance*, et toujours au nom de ce Jésus qui seul nous ouvre l'accès *au trône de grâce* et nous obtient *d'être secourus dans nos besoins* !<sup>1</sup> Vous enfin qui ne cherchez pas à faire entrer votre frère dans les vues du Seigneur, à le ramener au Seigneur, qui le flattez, qui déguisez ses fautes, qui lui cachez le danger d'une maladie qui devient mortelle, qui craignez d'aigrir ses maux en l'engageant à s'examiner, à *s'humilier sous la main qui le frappe* !<sup>2</sup> Vous qui lui parlez peut-être de la confiance en Dieu, de son secours, de sa grâce ; qui lui appliquez les promesses de

<sup>1</sup> Hébr. iv, 16.

<sup>2</sup> 1 Pierr. v, 6.

l'Évangile et ce qu'il a de plus consolant, mais sans l'y préparer par les aveux et les douleurs de la pénitence, sans tâcher de faire naître en lui *cette tristesse selon Dieu qui produit la repentance et conduit au salut!*<sup>1</sup>

Et comment ne voyez-vous pas qu'en agissant de la sorte vous le laissez ou vous le jetez dans un état d'éloignement de Dieu, d'aveuglement, d'impénitence, où il est impossible qu'il goûte aucun soulagement réel, qu'il reçoive aucune de ces consolations intérieures et divines qui seules peuvent relever, restaurer l'âme, annoncer la délivrance ou donner la force de souffrir?

Non, non; le Seigneur ne console que ceux qui s'attendent à lui; qui regardent à lui comme à *l'Auteur de toute grâce excellente*;<sup>2</sup> qui croient fermement qu'il se tient volontiers près des cœurs désolés, qu'il leur dit, comme aux disciples qui alloient à Emmaüs : *D'où vient que vous êtes si tristes?*<sup>3</sup> qui

<sup>1</sup> 2 Cor. vii, 10.

<sup>2</sup> Jaq. i, 17.

<sup>3</sup> Luc xxiv, 17.

croient que sa parole et sa grâce fussent pour apaiser nos douleurs, et que quand nous sommes le plus abattus, c'est sa vertu qui nous relève.

Non; l'Esprit de Dieu ne nous console qu'après nous avoir humiliés. Il ne répand sa paix dans notre cœur qu'après nous avoir convaincus de péché,<sup>1</sup> et nous avoir fait sentir douloureusement notre corruption. Il ne donne du repos qu'aux âmes travaillées et chargées<sup>2</sup> qui recourent avec repentance, avec foi à Jésus, à sa justice, à ses mérites.

Or, mes Frères, telle est la seule consolation réelle, la seule que nous puissions demander avec confiance pour le malheureux, la seule qu'il puisse à son tour se réjouir d'avoir obtenue, celle des enfans de Dieu, c'est-à-dire, d'être assuré qu'on appartient au Seigneur; d'avoir un libre accès à son trône, d'entretenir un saint commerce avec lui par la prière et par la lecture de sa parole, de se sentir dirigé par sa Providence, sou-

<sup>1</sup> Jean xvi, 8.

<sup>2</sup> Matt. xi, 28, 29.

tenu par sa Grâce, pressé, possédé par sa charité, plein de foi en ses promesses, et du désir de faire sa volonté sur la terre, jusqu'à ce qu'on lui soit réuni dans le ciel. Dès que le cœur est ouvert à de tels sentimens, à de telles espérances, on a toujours auprès de soi le *Consolateur*; et quoique cette vie temporelle soit souvent un fardeau bien pénible, on le trouve doux et léger; on le porte avec joie et consolation. On sent que la croix acceptée de bon cœur produit les fruits les plus précieux. Plus la chair est abattue par l'affliction, plus l'esprit est relevé par une grâce intérieure. Quelquefois même on est tellement touché, fortifié par le désir d'être conforme à Jésus-Christ souffrant, qu'on ne voudroit pas être sans douleur, persuadé qu'on est dans la voie la plus sûre pour le salut, puisqu'on est dans la voie royale, dans celle que Jésus a choisie pour lui-même; persuadé qu'on sera d'autant plus agréable à Dieu qu'on souffrira davantage pour l'amour de lui; et c'est alors qu'on

bénit le Seigneur de *ce qu'il nous a été donné non-seulement de croire en lui, mais de souffrir avec lui et pour lui.*<sup>1</sup>

Vous avez vu, mes Frères, d'un côté comment il faut consoler les cœurs abattus, et de l'autre, comment notre compassion pour eux et les consolations que nous leur donnons peuvent être souillées et rendues inutiles ; comment elles ne sont plus que *des consolations de néant*, suivant l'expression d'un prophète.<sup>2</sup>

Hélas ! si nous laissons notre cœur sans autre guide que les mouvemens irréguliers, les saillies de la nature, mille petites passions, mille penchans dangereux, sont toujours là prêts à gâter, à corrompre nos plus heureuses dispositions, et à nous faire commettre bien des fautes, lors même que nous voulons instruire et consoler.

Voulez-vous donc que votre compassion soit vraie, sincère, efficace ? Que ce soit une

<sup>1</sup> Philip. 1, 29.

<sup>2</sup> Zach. 1, 2.

compassion chrétienne. Qu'elle se soit formée et développée en vous à l'école de cette religion qui nous enseigne à nous conduire à la fois par sentiment et par principe ; qui non-seulement sanctionne de son autorité souveraine les droits que la nature a donnés aux malheureux sur notre cœur, mais leur en donne de nouveaux, mille fois plus puissans et plus sacrés ; qui nous les fait tous envisager comme d'autres nous-mêmes, comme formant avec nous ce *corps* mystérieux dont *Christ est le Chef* ;<sup>1</sup> qui nous fait voir Christ en eux ; cette religion qui non-seulement nous donne des entrailles de compassion pour les malheureux, mais encore nous dirige dans l'art de les soulager. Que notre compassion ait pour base et pour motif principal cette miséricorde qui s'est déployée envers les pauvres humains, cette miséricorde que nous réclamons tous pour nous-mêmes, et qui n'est promise qu'à ceux qui *marcheront dans la charité à l'exemple de Jé-*

<sup>1</sup> Ephés. v, 23.



*sus-Christ*;<sup>1</sup> qu'elle parte en un mot d'un cœur reconnoissant et dévoué au Seigneur.

Oh ! quelle compassion que la compassion chrétienne ! quel consolateur qu'un consolateur chrétien ! il console avec simplicité, avec abandon, avec ménagement, parce qu'il n'a d'autre désir, d'autre sentiment que celui de consoler. Son langage est celui de la charité ; il parle toujours au nom du Dieu, Père de toute consolation, du Fils qui compatit à nos langueurs, du Saint-Esprit qui nous fortifie. L'onction du divin Consolateur est répandue sur ses lèvres, et descend de sa bouche jusque sur l'âme affligée. Amis et ennemis, citoyens et étrangers, tous ont des droits sur lui ; le coupable même au fond de l'abîme où il s'est jeté trouve encore en lui, et en lui seul, de la pitié. Cette pitié ne s'exhale pas tout entière en paroles ; il agit en silence ; il ne cesse point d'agir pour soulager ses frères ; jamais sa pitié ne s'épuise, elle dure autant que leurs besoins.

<sup>1</sup> Ephés. v, 2.

Tel fut au suprême degré le Maître, le Sauveur que nous adorons; tel fut ce Jésus qui nous offrit le beau modèle d'une parfaite compassion; ce Jésus qui *étant riche, s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches*;<sup>1</sup> ce Jésus dont l'Écriture dit: *Il a fallu qu'il se rendît semblable aux hommes, afin qu'il fût un souverain Sacrificateur miséricordieux, et qu'ayant souffert lui-même, il fût dans un état parfaitement propre à nous secourir dans nos besoins*;<sup>2</sup> ce Jésus que ne rebutèrent en effet ni les faibles, ni l'ingratitude des hommes; qui secourut également dans leur affliction et le chef de la synagogue, et le centenier, et Marie, et la Samaritaine, et la femme cananéenne; qui n'entendit jamais les accents de la douleur sans émotion, sans une émotion utile à celui qui la fit naître, qui s'arrêta toujours pour prêter l'oreille aux soupirs et soulager les misères de l'humanité. Oh! que j'aime à le voir frémissant, versant des lar-

<sup>1</sup> 2 Cor. VIII, 9.

<sup>2</sup> Hébr. II, 17, 18.

mes sur le tombeau de Lazare, consolant ses sœurs éplorées, et instruisant sur l'immortalité le cercle nombreux qui l'environnoit, ou pleurant à la vue de l'ingrate Jérusalem, parce qu'elle n'avoit pas connu les choses qui appartenoient à sa paix, ni le temps auquel elle étoit visitée ! Que j'aime à l'entendre soutenant et fortifiant ses disciples chéris dont il va se séparer, priant pour eux et leur promettant le Consolateur dont ils ont besoin ; ou bien enfin, sur la croix, dans les angoisses de la mort, ranimant sa voix défaillante pour dire un dernier adieu à sa mère et à son disciple bien-aimé, pour les recommander l'un à l'autre et leur donner à tous deux quelque consolation ! C'est alors qu'il enchaîne et subjugue mon âme tout entière ; c'est alors qu'il me paroît plus grand que lorsque, suivi d'un peuple nombreux, il marchoit en triomphe vers Jérusalem, ou lorsqu'il confondoit ses ennemis, et démontroit son origine céleste en dé-

ployant le pouvoir souverain dont il étoit revêtu.

O mes chers Frères ! n'oublions jamais que pour lui appartenir, il faut être animé des mêmes sentimens que lui ; qu'il faut, selon l'expression d'un apôtre, *nous efforcer d'atteindre la mesure de la parfaite stature de Christ* ;<sup>1</sup> que cette conformité avec lui est la seule marque sûre que son Esprit habite en nous, qu'il nous *a réconciliés avec Dieu et délivrés de la puissance des ténèbres, pour nous faire passer dans son royaume.*<sup>2</sup>

Ah ! puisse-t-il ce Jésus qui nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption,<sup>3</sup> puisse-t-il nous reconnoître pour siens à cette foi vive et pure, *agissante par la charité*,<sup>4</sup> principe de toutes les vertus ; à cette pitié pour le malheur, l'un des plus aimables traits de sa ressemblance ! Puisse-t-il, ce bon Sauveur, être toujours ici-bas notre

<sup>1</sup> Ephés. iv, 13.

<sup>2</sup> Coloss. i, 13.

<sup>3</sup> 1 Cor. i, 30.

<sup>4</sup> Gal. v, 6.

guide et notre modèle , notre espérance et notre consolation , jusqu'à ce que dans le ciel nous trouvions auprès de lui et par lui la joie et le bonheur ! Ainsi soit-il.

---